

Ceux qui ont été à Londres à l'époque de la première grande Exposition doivent se souvenir de son brillant séjour.

Mais il n'est pas de beau pays dont tôt ou tard on ne se lasse, surtout quand on descend, religion à part, du Juif-Errant.

S'il vit un jour une carte de la Suisse, Ce fut un trait de lumière — Eh parbleu ! s'écria-t-il, et la Suisse que j'oubliais ! Vite, partons, j'ai hâte de visiter la patrie de Guillaume Tell et du Sünderbund.

Il se dirigea sur Genève. . Mais sa chaise de poste versa, et il se fractura le poignet de la main gauche !

Sans M. Lafontaine, ce vaillant disciple de Mesmer, nous serions forcé d'arrêter ici la biographie du célèbre violoniste génois.

Après deux mois d'angoisses, car il croyait à jamais brisée sa carrière, Sivori essaya de nouveau ce poignet si précieux sur son magnifique Guarnerius. Les doigts, sauf une défaillance provenant d'un repos, trop prolongé, n'avaient rien perdu de leur souplesse. Il les mit bravement en exercice et bientôt après il fit les délices de treize cantons. La majorité lui parut suffisante au sujet de la Confédération, et il retourna en Italie. Il revint Florence, cette fois à la *Pergola*, retrouva sa Gênes chérie, où il joua pour l'inauguration d'un nouveau théâtre, puis il passa à Marseille, où il eut un succès d'enthousiasme, et d'un enthousiasme méridional, ce qui double la valeur du mot.

M. E. Bénédit écrit en cette occasion une remarquable monographie de Sivori; il raconte les principales péripéties de cette existence si mouvementée, et fit une appréciation fort judicieuse de son talent.

"Sivori, dit-il, est de tous les violonistes célèbres de notre temps celui qui rappelle le mieux son maître et son illustre modèle Paganini, dont l'école éminemment originale a produit de nombreux imitateurs. Comme d'habitude, la plupart de ces instrumentistes ont pris le côté le plus excentrique du grand artiste génois, sans avoir en eux ces puissantes ressources, d'où il suit que le jeu pêche constamment sous le rapport de la justesse et de la précision. Sivori, lui, malgré son goût pour la fantaisie et l'originalité, remplit toutes les conditions du violoniste, au gré des plus sévères connaisseurs, fussent-ils disciples de Viotti ou de Baillot. En conservant de Paganini les traditions les plus bizarres, les plus hardies, il perpétue également ses meilleures qualités, c'est-à-dire la justesse, l'ampleur, la grâce et l'expression. Il porte même plus loin que Paganini cette dernière faculté, à notre avis la plus belle de toutes, comme on a pu le voir à l'air final de *Lucie*. Dans ce morceau, tout rempli de sentiment et de larmes, Sivori vous impressionne à l'égal des plus grands chanteurs Rubini et Duprez. Les vibrations pénétrantes qu'il tire de ses cordes sont moins l'effet d'un calcul artistique que le résultat de l'inspiration et d'une sensibilité profonde. Toujours égal, toujours purement expressif, Sivori dit d'un bout

à l'autre cette belle mélodie de Donizetti avec des accents d'une éloquence inouïe, et de plus avec une sobriété d'ornements, qui déçoit chez l'artiste le sentiment du goût le plus pur. L'*Adagio* et le rondeau de la *Clochette*, de Paganini, redoutable composition que bien peu de violonistes jouent d'une manière irréprochable, est pour Sivori un jeu d'enfant. La légèreté, le galbe de son archet et l'insouciance aimable avec laquelle il attaque le motif du rondeau jettent sur ce début un charme inexprimable, auquel vient se joindre une surprise non moins grande lorsqu'il imite sur la chanterelle le tintement d'une petite clochette avec tant d'éclat et de pureté métallique que l'on a peine à distinguer le timbre du violon.

De Marseille, notre violoniste passa à Lyon, à Bordeaux; il visita la plupart de nos grandes villes départementales. Et là, comme partout et toujours, la Renommée l'a précédé, le succès l'a suivi.

L'année dernière (1862), on proposa à Sivori de prêter le concours de son talent à un concert donné au bénéfice des pauvres, sous le patronage de M. le comte Walewski, la même proposition avait été faite au violoniste Alard. Sivori, après quelques sages observations, crut devoir céder aux instances qui lui étaient faites. Alard se présenta le premier devant le public pour exécuter un concerto de Mendelssohn. Il fut accueilli avec une prédilection marquée, notamment par l'orchestre et les chœurs. C'était naturel. Il est apprécié et aimé de tous les artistes. Il joua d'une façon très-remarquable son concerto, dont tous les morceaux furent fort applaudis. Le concert continua; et ce ne fut qu'à onze heures, lorsque le public était déjà fatigué, que Sivori se présenta à son tour. Il fut bien accueilli par le public, froidement par les musiciens, qui crurent faire tort à Alard en montrant de la sympathie pour Sivori. Ils ne connaissent pas Alard !

Sivori attaqua le formidable *tutti* d'un concerto en si bémol de Paganini. L'auditoire était éveillé. Le solo inimitable qui le suit suffit à le charmer. Les applaudissements éclatèrent de tous les points de la salle, et se changèrent en trépignements, lorsque le solo se termina sur une cadence véritablement diabolique qui transporta l'auditoire. Jamais triomphe ne fut plus complet. Quatre mille personnes, qui frappent des mains et crient *bravo* ! c'était à devenir sourd ou à souhaiter de l'être.

Camille Sivori a toute la verve et le brio des Italiens, il en a aussi la délicatesse et la passion. Quand il joue les *Quatuors*, on dirait un grave Allemand; quand il joue un de ses *Carnavals*, celui de *Cuba*, celui de *Chili* ou le *Carnaval Américain* (car il a trop d'esprit pour jouer l'éternel *Carnaval de Venise*, que tous les enfants prodiges et jusqu'aux serins de nos volières savent par cœur), Sivori ressemble à un enfant Vésuve, c'est une tarentule musicale. Enfin, quand il fait chanter à son violon un andante mélancolique, il vous touche jusqu'aux larmes. Le violon dont il se sert d'habitude est un son-